



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

En Italie du Nord, sur les traces de la résistance au fascisme. Trois mémoriaux en souvenir des victimes

Yannik van Praag
ASBL Mémoire d'Auschwitz

Novembre 2017

L'ASBL Ami, entends-tu ? et l'ANPI (Association nationale des Partisans italiens) ont organisé fin septembre 2017 un voyage d'études en Italie du Nord sur les traces de la résistance au fascisme. L'objectif principal de ce périple était d'évaluer et de finaliser, sur le terrain, un voyage qui sera proposé à des groupes d'adolescents et de jeunes adultes afin de les sensibiliser à l'histoire du fascisme et de leur transmettre les valeurs de la Résistance et de la démocratie. La Fondation Auschwitz y a participé.

Le groupe s'est rendu sur différents lieux de mémoire, de Milan à Gênes, de Turin à la petite ville de Marzabotto, pour retracer, au fil des jours, parfois en présence de témoins directs de cette période, l'histoire de la Résistance à la dictature italienne. Le nord du pays porte peut-être davantage les stigmates de ce passé puisqu'il a subi l'arbitraire de la République sociale italienne (RSI)¹ jusqu'à son effondrement en avril 1945, les derniers mois, mais probablement les plus sombres et les plus brutaux du fascisme italien.

À la suite des succès des Alliés en Sicile durant l'été 1943, Mussolini est mis en minorité par le Grand Conseil fasciste le 24 juillet 1943. Il est arrêté le lendemain et assigné à résidence au Campo Imperatore, dans les Abruzzes. Le 8 septembre, la reddition italienne est rendue publique et, le 12, Mussolini est exfiltré par un commando allemand. Il est placé à la tête d'un gouvernement qui conservera le contrôle sur le nord du pays, soutenu par d'importants contingents militaires allemands.

Dans les faits, ce ne sont plus Mussolini et ses séides qui décident, mais bien Albert Kesselring (plénipotentiaire militaire), Rudolf Rahn (ambassadeur et plénipotentiaire civil) et Karl Wolff (général des SS et chef de la police). La RSI « n'existe que par les divisions allemandes qui affluent en Italie. »²

Dès ses débuts, le régime est confronté à d'importantes poches de résistance à travers le pays. S'il garde le contrôle sur les centres urbains et les plaines, on ne peut en dire autant des zones montagneuses, moins faciles d'accès, d'où des groupes de partisans préparent et lancent leurs opérations. La Résistance armée aurait compté quelque 250 000 combattants, auxquels il faut ajouter les dizaines de milliers d'hommes et de femmes qui leur servaient d'auxiliaires et de soutien, dans les villes et les campagnes.

L'extrême violence de la RSI résulte de ces réalités. Allemands et milices fascistes frappent non seulement les partisans armés, mais aussi ceux qui les cachent et les nourrissent.

Nous présentons ici trois mémoriaux élevés en hommage aux victimes de cette violence. Ils rappellent les ravages du fascisme et de la guerre, et qu'au-delà des faits de résistance qu'ils

¹ Appelée aussi République de Salò

² Préface de Bernard Droz de la monographie de Claudio Pavone, *Une guerre civile. Essai historique sur l'éthique de la Résistance italienne*, Paris, Seuil, 2005, p.8

commémorent, c'est aussi une guerre civile qui a embrasé l'Italie mussolinienne à son crépuscule.

Le massacre de la Benedicta

Dans le parc naturel de Capanne di Marcarolo, au nord de Gênes, dans les Apennins, aux limites du Piémont et de la Ligurie, se dressent les ruines de l'Abbazia della Benedicta, une ancienne abbaye bénédictine. C'est là et dans la campagne environnante que fut perpétré en avril 1944 le plus grand massacre de partisans en Italie au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Dès la proclamation de la RSI, des militaires réfractaires et de jeunes gens de la région qui refusent de prendre les armes sous son drapeau se réfugient dans ces collines. Leur nombre s'accroît rapidement pour approcher 700 hommes au printemps 1944.

Entre le 6 et le 11 avril 1944, 2 500 soldats de la 356^e division de la *Wehrmacht* soutenus par près de 400 fascistes italiens bloquent les routes et lancent l'offensive contre des partisans qui se retrouvent sans voies de repli. La traque dure plusieurs jours. Les partisans sont massacrés lors des combats ou assassinés froidement après avoir été faits prisonniers. Les assaillants mettent le feu aux fermes des alentours et font exploser l'abbaye.

Près de 150 partisans sont fusillés³, sur place ou après avoir été repris quelque temps plus tard, d'autres tombent au combat. Environ 400 sont capturés et déportés, pour la plupart à Mauthausen, dont près de la moitié ne reviendront pas.

À la fin de la guerre, l'abbaye est laissée en ruine, abandonnée. C'est la population locale qui perpétuera la mémoire des victimes, engageant notamment un travail de mémoire avec les écoles.



Ruines de l'abbaye de la Benedicta @Michel Jaupart

Aujourd'hui, à quelques dizaines de mètres des ruines de l'abbaye, se dressent des dalles de pierre en hommage aux partisans assassinés, juste en contre-haut des fosses où leurs corps furent entassés. Le tout constitue un vaste ensemble mémoriel. Un bâtiment en construction joute également l'abbaye. Il accueillera un centre de documentation destiné à réunir les documents et archives concernant la Résistance dans la région et actuellement disséminés en différents lieux.

Nos hôtes italiens qui nous ont fait le récit de ces événements ont rappelé toute l'importance qu'il y a de transmettre aux nouvelles générations ce qu'est le fascisme et le courage dont furent animés ceux qui ont pris les armes pour lui résister. Ils rappellent aussi que ceux qui ont assassiné à la mitrailleuse les prisonniers ligotés cinq par cinq avant d'ensevelir leurs corps

³ Rappelons ici la figure de Giuseppe Ennio Odino (Gavi, 1924-Bruxelles, 2014) qui a miraculeusement survécu au massacre. Il parvient à se sauver, mais sera repris, emprisonné et déporté à Mauthausen. Le hasard de la vie le mènera en Belgique où il fondera l'ANPI Belgique et restera militant antifasciste jusqu'à la fin de sa vie.

dans des fosses communes étaient des Italiens et qu'aucun des responsables du massacre n'a passé un seul jour en prison.

La Casa Cervi

Le 25 novembre 1943, Alcide Cervi et ses 7 fils – Gelindo (né en 1901), Antenore (1906), Aldo (1909), Ferdinando (1911), Agostino (1916), Ovidio (1918), Ettore (1921) – ainsi qu'un de leurs compagnons, Quarto Camurri (1921), sont arrêtés dans la ferme familiale. Alcide parviendra miraculeusement à s'échapper, mais ses fils et leur camarade seront exécutés le 28 décembre suivant au champ de tir de Reggio Emilia (entre Parme et Modène).

La Casa Cervi, est devenue un musée, un lieu emblématique de mémoire de l'antifascisme en Italie. C'est un espace authentique, puisqu'il occupe la ferme où la famille Cervi s'est installée en 1934, aux portes de leur domaine agricole de seize hectares, entre les communes de Gattatico



La famille Cervi peu avant le drame @istitutocervi

et de Campegine.

L'histoire dramatique des Cervi frappe par son intensité. Dès le porche d'entrée, le visiteur est confronté à la photo de famille de ces modestes paysans dont tous les fils ont été froidement assassinés, sans procès.

Nous ne sommes pas véritablement ici dans le récit d'une résistance héroïque de partisans armés, organisés, et au socle idéologique solide. La famille Cervi est humble, rurale et catholique. Elle n'est pas particulièrement engagée politiquement, à l'exception d'Aldo, intellectuel et militant communiste dont son père dira plus tard « Aldo m'a donné le peu d'intelligence politique que j'ai. »

L'engagement des frères Cervi commence véritablement lors de l'éviction de Mussolini en juillet 1943. La foule envahit alors les places publiques, les Cervi et d'autres familles participent à l'allégresse en apportant à Campegine de copieux plats de pâtes qu'ils distribuent gratuitement⁴.

Malheureusement, l'allégresse sera de courte durée. Les fils Cervi prennent le maquis, mais à l'arrivée de l'hiver, manquant de ressources, ils sont contraints de redescendre dans la vallée, où ils sont capturés par les fascistes qui pillent la ferme familiale.

La scénographie du musée mêle intelligemment la résistance antifasciste à l'histoire de la ruralité italienne et sa modernisation. En effet, la ferme est représentative d'expériences nouvelles – le père Cervi fut l'un des premiers agriculteurs de la région à acquérir un tracteur qui fera sa fierté – et d'organisation du travail sur un mode coopératif.

On y appréhende aussi comment toute une mythologie s'est développée après la guerre autour de l'histoire de cette famille. La mère n'a pas survécu longtemps à la perte de ses enfants, mais le père s'est engagé corps et âme dans la lutte antifasciste, auprès du PCI, dont il sera une figure qui personnifiera bien l'eurocommunisme italien.

⁴ En hommage à ce geste qui symbolise la résistance populaire, la tradition perdue aujourd'hui : une énorme *spaghettata* est organisée chaque année à la Casa Cervi, le 25 juillet, lors de la *Pastasciutta Antifascista di Casa Cervi*.

Parmi les intellectuels qui ont joué un rôle important dans cette construction mémorielle, citons l'écrivain Italo Calvino qui évoqua l'histoire d'Alcide Cervi dans l'*Unità* en décembre 1953, et dont un texte poignant accueille les visiteurs à l'entrée du musée.

L'Institut Alcide Cervi qui gère le musée abrite également la bibliothèque et les archives Emilio Sereni (écrivain, résistant, historien de l'agriculture et homme politique italien) dotées de riches collections centrées principalement sur l'histoire des mouvements paysans, de l'agriculture mais aussi de la Résistance. L'Institut coordonne également des activités à vocation pédagogique sur les terres des Cervi, devenues un parc agro-environnemental, afin de valoriser et mettre en lumière les ressources naturelles de la région et la relation entre l'homme et l'agriculture.

Monte Sole, Oradour italien

Septembre 1944, les troupes allemandes sont repoussées par les Alliés sur la Ligne gothique, le long des Apennins, où elles sont également confrontées aux actions des partisans.

Le SS *Gruppenführer* Max Simon ordonne une opération de « nettoyage » autour du massif montagneux de Monte Sole, au sud de Bologne, point d'ancrage de la brigade « Stella Rossa », constituée de combattants issus de différents horizons politiques et philosophiques.

L'assaut est donné le 29 septembre sur un vaste périmètre délimité par les villages de Marzabotto, Monzuno et Grizzana Morandi. Parmi les forces allemandes mobilisées, on retrouve la 16^e SS *Panzergranadier Division Reichsführer-SS*, sous le commandement de Walter Reder, sinistrement connu, notamment pour son action dans la liquidation du ghetto de Varsovie au printemps 1943 et pour le massacre de toute la population du village de Sant'Anna di Stazzema (Toscane) en août 1944.

Les « opérations » durent jusqu'au 5 octobre et ne se limitent pas à la chasse aux partisans. Les principales victimes sont les populations civiles, coincées à l'intérieur du périmètre. Certains villages sont rasés et leurs habitants systématiquement massacrés. La violence est inouïe, comme l'assassinat de centaines de civils (femmes, enfants, vieillards) dans les cimetières de San Martino et de Casaglia. Nous ne discuterons pas ici du nombre total des victimes. Près de 800 certainement, peut-être près du double. Ce fut le plus important massacre de civils perpétré par les nazis en Europe occidentale.



Monument dans le cœur de l'ancienne église de San Martino @Michel Jaupart

Des stèles et des monuments ont été placés sur les différents lieux de ces crimes dans le parc régional de Monte Sole.

La petite ville de Marzabotto est, quant à elle, reconnue par l'ONU comme *Città messaggera di pace* (ville messagère de la paix) et son imposant mémorial rend non seulement hommage à tous ceux qui sont tombés lors de ces journées de septembre-octobre 1944, mais à toutes les villes martyres à travers le monde.

Conclusion

Ces mémoriaux témoignent de la brutalité de la répression sous la RSI. Ils ne représentent qu'une part infime du déferlement de violence qui a frappé l'Italie entre 1943 et 1945, du massacre des Fosses ardéatines à la déportation des Juifs italiens (qui débute avec l'établissement de la RSI).

Ce qui interpelle également, c'est la place qu'occupe l'histoire de la Résistance dans la mémoire italienne. La perpétuation de celle-ci est très différente des cas belges et français. Alors qu'en France, cette histoire a été véritablement institutionnalisée, entre autres à travers un grand nombre de musées, elle a été, pour des raisons qui appartiennent au contexte politique d'après-guerre⁵, transmise davantage grâce à des initiatives privées, associatives, locales, ponctuelles.

Des associations telles que L'ANPI (qui revendique aujourd'hui 120 000 membres) s'attachent à jouer un rôle de relais entre les générations. Elles œuvrent à donner du sens à ces récits pour promouvoir un authentique engagement citoyen auprès des plus jeunes.

On n'a pas construit cette mémoire en Belgique. Bien sûr, notre histoire n'est pas la leur, mais comme le faisait remarquer la professeure Anne Morelli durant notre séjour, tout le monde connaît l'histoire des frères Cervi en Italie. Qui, hors de quelques cercles restreints de chercheurs ou de militants, est capable de citer une figure marquante de la Résistance belge⁶ ?



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

⁵ « Le pays étant gouverné dès 1947 par des forces politiques qui n'avaient aucun intérêt à exalter un héritage transmis par des partis de gauche (en particulier le Parti communiste et le Parti d'action) désormais dans l'opposition », Ersilia Alessandrone Perona, « Les musées de la résistance en Italie », in Daniel Grange et Dominique Poulot, *L'esprit des lieux. Le patrimoine et la Cité*, Grenoble, PUG, 1997, p. 447-453.

⁶ Rappelons cependant l'existence du Musée de la Résistance de Belgique rue Van Lint, à Anderlecht (<http://www.museumresistance.be/>).